

LES JUIFS DE BAYONNE

De Torquemada à Hitler

par Joseph MILLNER



C'EST à l'Inquisition espagnole que nous devons de voir encore aujourd'hui à Bayonne des Juifs qui ont survécu à l'Inquisition hitlérienne.

Il y a près de cinq cents ans, leurs ancêtres étaient venus de Navarre et du Portugal trouver la paix sur la terre de France. Comme ils étaient tous Marranes, les Français, qui les avaient fort bien accueillis, leur donnèrent le nom de « nouveaux chrétiens ». En 1520, on en trouve non seulement à Bayonne et dans son faubourg de Saint-Esprit, mais dans les petites communes des environs, à Biarritz, à Saint-Jean-de-Luz.

Respectés, menant une vie paisible, ils oublièrent vite les persécutions. Louis XIV leur accorda un statut légal, puis, par des ordonnances spéciales, Louis XV et Louis XVI confirmèrent leurs droits.

Leur nombre à Bayonne et à Saint-Esprit était exactement de mille au milieu du XVIII^e siècle. Sous l'Empire, ils furent mille deux cents et, au moment de la Révolution dont nous venons de célébrer le centenaire, à peu près mille trois cents.

L'« Etat Français » contre les Français

Le chiffre devait tomber à moins de 500 à l'époque où les nouveaux Torquemada occupèrent la France, du Rhin... à Bayonne.

Les persécutés qui portaient déjà l'étoile jaune connurent alors un exode au bout duquel ils purent apprécier l'hospitalité de Pétain : transférés en zone dite libre, ils s'imaginèrent qu'ils pourraient enlever le signe infamant, mais Vichy leur refusa cette grâce « puisqu'ils venaient de la zone occupée »...

Rien ne montre mieux l'ignominieuse tartufferie de cet « Etat Français » qui martyrisait ainsi

des Français dont les aïeux s'appelaient Brandon, Meldolet, Furtado, Puat, Julien ou Rodriguez, et dont l'un des coreligionnaires fut le général Lévy, un héros de la guerre de 14 devant la mémoire duquel le maurassien Léon Daudet lui-même s'inclina !

Deux cimetières

Le drame des Juifs de Bayonne, arrachés à leurs foyers et à la sympathie de leurs concitoyens — car ils appartenaient à la grande famille basque, — s'ajouta au drame du camp de Gurs. De Gurs, qui n'était pas loin, parvenaient les échos atrocièrement tragiques du martyre de 28.000 internés « raciaux » que des centaines de trains bondés emportaient vers Auschwitz.

2.500 moururent sur place. Ils sont maintenant enterrés dans le cimetière de Gurs.

Et il y a peut-être un symbole dans la proximité de ce cimetière et de l'ancien petit cimetière de Labastide-Clairence, village proche de Bayonne.

Dans le cimetière de Gurs sont ensevelies les dépouilles d'hommes torturés, victimes du nouveau moyen âge hitlérien.

Dans l'autre cimetière, dormant en paix, à l'ombre d'une église, des Juifs d'origine portugaise qui réussirent à vivre sans histoire l'âge féodal...

La pierre a gardé leurs noms : Jacob de Paz, Jacob de Paz Regidor, Raquel Cordoza, Lopez Correa, Beatrix Rois, etc.

C'est le roi Louis le Hutin qui en 1314 fonda Labastide-Clairence, ville franche, construite tout d'une pièce, selon un plan très géométrique en forme de croix. Au milieu de la croix, un marché se tenait tous les quinze jours, et il y avait deux foires annuelles.

Le mot Makhila vient-il de l'hébreu ?

Des Juifs de Bayonne, attirés par l'important trafic qui se faisait à Labastide, s'établirent dans les maisons à arceaux qui entourent la principale place (carrée).

Des Bayonnais contemporains, combien se doutent que leurs ancêtres vendaient du drap à la foire de la Saint-Martin, sur la place Carrée de Labastide ?

Le Basque qui se promène avec cette espèce de canne-épée, si « couleur locale », qu'on appelle le *makhila*, ne se doute pas non plus qu'il utilise peut-être un engin très vénérable en raison de son origine étymologique...

En effet, selon deux chanoines très érudits, MM. Gabara, ancien curé de Capbreton (Landes) et Daranatz, ancien président de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, *makhila* viendrait du mot hébreu *makhel* qui veut dire bâton. Et l'état des recherches linguistiques et historiques porte à croire que cette hypothèse n'est pas du tout une gaseonnade.

Un vieux cantique

Un plus grand mystère plane sur l'origine de la *Paloma*.

La *Paloma* est un vieux cantique juif, étrange et plaintif, écrit dans un vieux dialecte espagnol qui ne laisse pas d'être fort émouvant dans sa simplicité. Nul ne sait au juste de quand il date, ni qui en a composé la musique.

Selon une tradition qui se perd dans la nuit des temps, les fidèles ont l'habitude de le chanter dans la synagogue de Bayonne, tous les ans, le 9 Abe — jour anniversaire de la destruction du second temple.

En voici une traduction. La colombe symbolise le peuple juif persécuté :

I
*Seigneur, maître du monde
Laisseras-tu ta colombe
Enfermée dans sa cage ?
Malheureuse et abattue, elle attend, hélas !
Délaiée, elle appelle son Dieu,
[son Seigneur.*

II
*On Va chassée de son nid.
Nuit et jour, le froid l'étreint.
Elle palpète au bruit des armes,
Elle tremble parmi les lions dévorants.*

III
*Seigneur, maître du monde
As-tu abandonné ta colombe*

*Entre les griffes des rapaces ?
Sanglante et meurtrie, depuis
[bien des hivers, bien des étés.
Elle succombe sous le poids de
[la persécution.*

IV
*Qui donnera à la colombe les
[ailes de l'aigle
Pour qu'elle traverse mers et
[montagnes
Et revienne à son Bien-Aimé ?
Après de lui, elle oublierait tou-
[tes ses misères.*

V
*Des étrangers insolents
Sans honte et sans honneur
Veulent l'abaisser par la force
Devant leurs vaines idoles.
Oh ! Qui dira sa souffrance ?*

VI
*Seigneur, maître du monde
Soulage sa grande misère ;
Du plus haut des cieux, console
[mon cœur
Console le cœur de tous ceux
[qui souffrent ;
Rassemble les dispersés
Et envoie leur ton sauveur !*

On se rappelle la *Paloma* lorsqu'on songe à la profanation de la synagogue de Bayonne par les vandaes nazis, en 1941. Les vichyssois n'ont pas oublié la cinglante protestation qu'adressa alors le Grand Rabbin de Bayonne au traître Pétain.

Un jour, le « Pilori » publia des extraits d'une correspondance découverte par la Gestapo dans les archives de l'ambassade de France à Bruxelles, auprès de laquelle il avait été conseiller.

Ces documents étaient tout à l'honneur de l'homme que les nazis voulaient mettre en cause : ils démontraient que le grand rabbin, valeureux combattant décoré de la croix de guerre et de la croix de la Légion d'honneur, avait mené avant 1939 une vigoureuse action antifasciste dans les milieux diplomatiques et politiques.

Mais ils le désignaient en même temps aux coups des bourreaux.

Arrêté en mars 1942, interné à Compiègne, il fut finalement déporté en Allemagne au mois de février 1943. Il n'en est pas revenu.

*Seigneur, maître du monde
As-tu abandonné ta colombe
Entre les griffes des rapaces ?
Sanglante et meurtrie, depuis
[bien des hivers, bien des étés
Elle succombe sous le poids de
[la persécution.*

Non ! Des hommes, fidèles à la mémoire des morts, luttent pour la paix des vivants !

Le « reporter déchaîné »

Egon Erwin Kisch, le « reporter déchaîné », comme il se plaisait à se nommer lui-même, n'est plus.

Il est mort le 31 mars, à Prague, sa ville natale, où il était revenu depuis 1946 après avoir séjourné au Mexique.

Avant de mourir, il a eu la joie de voir triompher les idées pour lesquelles il avait lutté durant toute sa vie, mettant au service de la lutte antifasciste toute la puissance et la grâce de son éblouissant génie.

Né en 1885 d'une famille juive, il était déjà parvenu à la célébrité avant la guerre de 14. Il a connu le monde entier et ses reportages et récits innombrables sont, pour le lecteur, autant de merveilleux voyages.



Ci-dessus : Egon Erwin Kisch, jeune soldat à la veille de la guerre de 14.



Kisch salue la foule qui l'accueille à la sortie de la prison où le gouvernement australien l'avait jeté.



A droite : Kisch à l'hôpital après la blessure qu'il a reçue au front.

Après l'avènement d'Hitler au pouvoir, E. E. Kisch a habité Paris. Il fréquentait les milieux littéraires et donnait des reportages originaux à « La Presse Nouvelle » de Paris.

Avec Egon Erwin Kisch, nous avons perdu un grand écrivain et un infatigable combattant dans la lutte pour le progrès.

LES MAUDITS

M. FRANCHET, Conseiller municipal de Paris, appartenant au groupe R.P.F., a demandé tout récemment à l'Hôtel de Ville qu'on procède à la révision des dossiers des policiers « épurés » après la Libération, de nombreuses erreurs ayant, paraît-il, été commises.

Comme nous sommes d'accord sur le principe d'une nouvelle enquête sur tous ces cas ! Elle s'impose depuis longtemps : tous les honnêtes gens de France et toutes les victimes de la guerre doivent être appelés pour y participer.

L'ordre républicain ne peut pas être assuré par des hommes qui ont les mains sales, souvent les mains tachées de sang, et dont les crimes, malgré toutes les promesses de châtiement proférées au micro de Londres, sont restés impunis, excusés parfois, trop souvent oubliés.

Quelques-uns d'entre eux ont déjà commencé avant les hostilités à se faire la main sur les immigrés sans défense, et surtout sur les glorieux républicains espagnols qu'Edouard Daladier et Georges Bonnet, avec toute la séquelle des traîtres en puissance, ont mis dans les camps de concentration du Midi, où, tout de suite après le coup d'Etat de Bordeaux de juillet 1940, les hommes de Vichy et leur police ont interné des milliers de patriotes, de réfugiés politiques et confessionnels.

Alors, la République trahie, une véritable danse du scalp a commencé autour de toutes les valeurs nationales et humaines, et, pendant que la Résistance s'organisait sur tout le territoire, les poltrons de tout acabit, et souvent de haut grade, ceux qui n'ont pas voulu combattre l'Allemand par haine de la démocratie, ceux qui ont appelé et facilité l'arrivée de « l'homme d'ordre » hitlérien, se sont donnés à cœur joie à la répression.

Ils sont allés jusqu'au bout de l'ignominie, oubliant leur mission de policiers républicains et se sont transformés en agents directs de l'ennemi, sous les ordres et au service de la Gestapo.

Que sont-ils devenus ceux qui ont organisé les camps de concentration, presque aussi horribles que les bagnes hitlériens d'Allemagne ou de Pologne, les membres des « brigades spéciales », « les troupes du maintien de l'ordre » contre le maquis, les dénonciateurs, les espions nazis, les tortionnaires ?

Pour les dénombrer tous, les pages de ce journal n'y suffiraient pas. La plupart s'en sont tirés sans dommage, la grande majorité est en liberté.

Citons Randon, premier secrétaire de la deuxième brigade spéciale ; Christian Gibier, tortionnaire sadique ; Botte, qui a tiré sur Yves Toudic, secrétaire du Syndicat du Bâtiment ; Baudet, qui volait en cours d'arrestation les patriotes qu'il livrait à l'ennemi ; Justin Charlot, qui a remis à la Gestapo cent patriotes qui furent aussitôt fusillés ; Picard, qui a introduit les traîtres dans les organisations de Résistance pour servir de mouchards ; le commissaire Veber, qui a fait fusiller les combattants clandestins à peine parvenus à l'âge d'homme et a reçu les félicitations de toute la presse nazie pour ce haut fait.

Que sont-ils devenus ? Ils sont tous en liberté, eux et bien d'autres bourreaux des « brigades spéciales », et d'autres associations de malfaiteurs qui sont restés impunis ou ont été relaxés, et dont certains sont déjà réintégrés dans la police.

Et pendant ce temps, par des méthodes sournoises, les vrais policiers républicains et résistants sont menacés tous les jours, brimés, réduits à l'impuissance et même renvoyés.

Vous voulez reprendre les dossiers, Monsieur Franchet, nous allons le faire. Nous verrons de quels affreux personnages vous avez pris la défense au Conseil municipal de Paris.

Il faut crever l'abcès pour empêcher les criminels de recommencer.

Joseph-André BASS.

PHILIPPE LE LONG

fait un pogrome en se mariant et la banque Élias devient propriété de l'Église

Il y a quelques années, Tristan Bernard — qui vit le jour dans la même rue que l'auteur des Feuilles d'Automne — s'amusa à répondre en vers (de sonnet) à un interrogatoire d'identité :

A Besançon, ville horlogère et militaire,
— Le siècle étant plus vieux de soixante-quatre ans —
Je naquis. Père, mère, aïeux et mères-grands
Avaient vu pousser là leur âme héréditaire.

Avant... je ne sais pas. C'est la nuit, le mystère...

Avant... Que se passa-t-il avant ? Dans la nuit du moyen âge, les aïeux du poète eurent peut-être affaire — qui sait ? — à Philippe V le Long (le Bel était son père).

Cadeau royal

Le XIV^e siècle avait seize ans lorsque ce terrible monarque épousa Jeanne de Bourgogne à Besançon. Sinistre mariage pour les Juifs de la Franche-Comté ! Il restera comme l'une des dates les plus désagréables de leur histoire.

A l'occasion de leurs noces Philippe et Jeanne se devaient de donner de grandes réjouissances au peuple bisontin. Le cadeau fut royal, sans qu'ils en fussent pour un sou de leur poche : tous les sujets chrétiens de Sa Majesté reçurent la permission de faire un... raid anti-juif.

Les hérauts ayant annoncé la joyeuse nouvelle, les «meilleurs» des fidèles sujets ne se le firent pas dire deux fois. Les maisons juives, prises d'assaut, furent pillées de fond en comble et leurs locataires — une douzaine de familles en tout — jetés à la rue.

Fin de carrière

Quatre ans plus tard, en 1320, le gouvernement communal rappelle les scoliés qui avaient dû quitter la ville. Mais c'est pour leur donner l'ordre de se rassembler dans une petite carrière

sur l'emplacement de l'actuelle rue de Richebourg.

La vie n'y est pas rose, ni l'impôt léger. L'hiver, les Juifs doivent quitter les lieux, et... à Dieu vat ! Tout nouveau venu qui veut élire domicile à Besançon doit acquitter un droit d'entrée assez considérable.

Ainsi, dès le début, le développement de la communauté est compromis. Elle périclète et, bientôt, disparaît.

A partir de 1410, les Juifs n'entreront pas dans la carrière de Besançon quand leurs aînés n'y seront plus. Jusqu'à la Révolution de 89, ils seront, en effet, interdits de séjour dans cette ville pendant la plus grande partie de l'année.

Un « Rothschild » féodal

Plus au nord, à Vesoul, capitale de la Franche-Comté et grand centre de la finance de l'époque, les activités envahissantes d'une sorte de Rothschild féodal, Hélot (alias Elias) valent quelques déboires à la masse des Juifs indigènes.

C'est une curieuse figure que celle de ce banquier qui devint le cerveau d'une oligarchie locale dont les personnages les plus représentatifs avaient nom : Morel, Joseph, Simonot et Lionot.

Sans avoir reçu le moindre mandat, Elias prétendait représenter ses coreligionnaires auprès des pouvoirs publics et se vantait de son influence.

Les pouvoirs publics, en la

circonstance, étaient constitués par le pouvoir royal et un corps de dignitaires de l'Église. Lorsque Philippe le Bel décréta l'expulsion des Juifs de France, Elias clama sur tous les tons qu'il parviendrait à fléchir le roi. On sait en fait ce qu'il arriva. Quant aux dignitaires de l'Église qui étaient de gros possédants, ils voyaient en Elias un concurrent redoutable. Ils élaborèrent toute une stratégie pour lui casser les reins et s'enrichir de ses dépouilles.

par Joseph MILLNER

Ote-toi de là que je m'y mette

Il fallait un prétexte. Il fut vite trouvé : Elias et ses compères n'avaient-ils pas eu l'audace de construire leurs maisons impies dans le voisinage d'un temple du Seigneur ? Un tribunal ecclésiastique se saisit de l'affaire et la mena tambour battant. Du jour au lendemain, Crésus se retrouva pauvre comme Job : Elias, avec d'autres businessmen médiévaux, avait été condamné à la confiscation de tous ses biens.

Si, vous promenant un jour à travers Vesoul, vous passez devant la Chapelle de la Charité, sachez qu'il s'agit d'une ancienne villa particulière d'Elias transformée en édifice religieux par de charitables hauts prélats de l'an 1318.

L'on s'arrangea, bien entendu, pour englober tous les Juifs vésoiliens dans le discrédit qui frappait le banquier dépossédé.

Du Yemen à Victor Hugo

Trente ans après — il y a de cela exactement six siècles aujourd'hui — toute la communauté juive de Vesoul fut jetée en prison à la faveur d'un scandale analogue. Comme les détenus s'élevaient, on tripla l'effectif des gardiens.

La municipalité refusa d'engager de nouveaux crédits dans l'administration pénitentiaire et ce sont les prisonniers qui durent payer la solde de leurs bourreaux.

Qu'étaient les victimes ? De petits colporteurs ou de petits commerçants, selon une tradition ancestrale qui allait se perpétuer jusqu'à l'époque moderne.

Outre les persécutions inspirées par le Haut Clergé féodal, deux choses en Franche-Comté font penser à Torquemada...

A la bibliothèque de Besançon, il existe un vieux manuscrit de la Bible, orné d'illustrations admirables. Ce document vient de loin : du Yemen où il a été écrit en 1492, l'année de l'expulsion des Juifs d'Espagne.

Et c'est précisément un célèbre enfant de Besançon, Victor Hugo, — on se rappelle aussi qu'il présida le comité français de secours aux victimes des pogromes tsaristes — qui a le mieux fustigé l'antisémitisme féodal dans une œuvre qui porte le nom du grand Inquisiteur espagnol.

La Libération de septembre 91

Dans Torquemada de Victor Hugo, Moïse Ben Habibi demandait au roi d'Espagne de mettre fin à l'Inquisition :

...Les bêtes dans les bois sont [avec leurs femelles]

Les nids dorment heureux sous [les branches blottis
On laisse en paix la biche allai-
[ter ses petits
Permettez-nous de vivre, aussi,
[nous, dans nos caves
Sous nos pauvres toits, presque
[au hague et presque esclaves
Mais auprès des cercueils de nos
[pères ! Daignez !

La Révolution française fit bien mieux que de daigner dans je ne sais quel accès de pitié.

Ce n'est pas le droit de pleurer auprès des cercueils, mais une magnifique raison de vivre qu'elle donna aux Juifs de la Franche-Comté. Conscients de faire œuvre positive et de servir la cause de l'unité nationale, les

compagnons de l'abbé Grégoire et de Robespierre détruisirent à tout jamais le joug féodal.

Pour les petits colporteurs et les petits commerçants de Vesoul et de Besançon, plus que pour leurs frères du Comtat Venaissin ou de l'Aquitaine déjà en partie émancipés, septembre 91 fut vraiment une libération.

Il n'y avait plus dès lors de parias en Franche-Comté.

Ils étaient devenus des citoyens français.

Et sous la III^e République, fidèle à la tradition jacobine, Moïse Levy, sénateur-maire de Vesoul, représenta ses concitoyens à la satisfaction de tous les démocrates.

LES MAUDITS

CHAQUE jour apporte une nouvelle série de traitres impunis, d'exécuteurs de basses besognes et de hautes œuvres de Hitler absous, d'assassins, relaxés ou frappés de peines qui sont une insulte pour ceux qu'ils ont envoyés à la mort.

Quel homme de cœur n'éprouve aujourd'hui une juste colère devant un tel oubli des promesses solennellement faites.

Mais cela ne suffisait pas, on a voulu commettre une escroquerie à la pitié.

La mise en sommeil, devant l'indignation populaire, du « Comité d'honneur pour la libération de Pétaïn », vient de donner lieu à une nouvelle manifestation insolite du « Comité national pour la défense des Droits de l'Homme, la réparation et l'amnistie ».

La présidente de ce Comité est Mme Hélène de Suzannet, ancien député P.R.L. Elle n'a pas attendu l'année 1948 pour pratiquer « la réparation et l'amnistie ».

PARMI ses plus brillantes interventions dans ce sens, citons le cas Roskothén.

Ce dernier, officier nazi conseiller à la Cour d'Appel d'Essen avant la guerre, a rempli, pendant l'occupation ennemie à Paris, les fonctions de juge à la section V du tribunal militaire allemand du Gros-Paris ; cette section était spécialement chargée de la répression contre les militants de la Résistance française et les combattants alliés.

De son propre aveu, il a prononcé et fait exécuter 211 condamnations à mort dont un tiers de femmes, 100 aux travaux forcés à perpétuité, 400 à l'emprisonnement ou à la réclusion.

Il a participé à d'autres parodies de séances de justice où furent condamnés tant de nos camarades de combat, il a fait déporter des milliers de patriotes.

C'est lui qui s'est occupé des affaires du général de Lestrain, du général Frère et du dossier de Jean Moulin, premier président du Conseil national de la Résistance.

Le 23 juin 1943, Mme de Suzannet fut arrêtée et internée à la prison allemande de Fresnes. Le 30 décembre de la même année, elle fut libérée par Roskothén qui avait instruit son affaire, et elle est restée à Paris, à son domicile, jusqu'à la libération sous la surveillance de la police de sécurité allemande (S.D.).

Roskothén fut fait prisonnier à Paris au moment de la Libération et dirigé sur le dépôt des prisonniers de guerre n° 222, au Fort de Noisy-le Sec.

On ne pouvait laisser un tel personnage passer les fêtes de Noël et du Jour de l'An en captivité.

Mme de Suzannet a obtenu qu'il soit laissé à ses bons soins du 25 décembre 1945 au 2 janvier 1946.

Pendant cette période, bien choyé par celle qu'il avait libérée et qui est devenue son inlassable protectrice, il s'est promené en toute liberté dans Paris.

Grâce aux multiples interventions de la présidente du « Comité national pour la défense des Droits de l'Homme, la réparation et l'amnistie », il a été libéré le 16 janvier 1946 et est allé à Baden-Baden, capitale de la zone française d'occupation, pour y remplir les fonctions de... conseiller juridique du gouvernement militaire français, sous l'œil paternel d'Andrieu, ancien intendant de police de Vichy pour la région de Marseille, actuellement, comme de bien entendu, directeur de la police française en Allemagne, chevalier de multiples jeux (doubles ou triples!).

Mme de Suzannet continue à rendre visite à Baden-Baden à Roskothén, elle effectue, avec de hauts fonctionnaires français d'occupation, des tournées en auto avec Roskothén, qu'elle recommande, en toutes circonstances, comme « un homme d'honneur et de devoir à qui la France (et certainement aussi l'Allemagne) doit une grande reconnaissance ».

Voilà « cette défense des droits de l'homme, la réparation et l'amnistie » que réclame Mme de Suzannet et les membres de son Comité.

Ils veulent, notre exemple le prouve, absoudre, remettre dans leurs biens et promouvoir aux hautes fonctions les nazis et leurs complices de Vichy.

Nous ne le permettrons pas. Ceux qui sont morts pour que vive la France, tous unis dans leur sacrifice, quelles que soient leurs origines, leurs opinions et leurs croyances, n'ont laissé à personne le mandat de pardonner.

Pitié ? Oui, que messieurs les assassins commencent. Vengeance ? Non.

La justice suffit.

Joseph-André BASS.

(1) Voir « Droit et Liberté » du 15-3, 1-4 et 15-4.

LA POLOGNE CÉLÈBRE LA MÉMOIRE des insurgés du Ghetto de Varsovie

Les cérémonies commémoratives du soulèvement du ghetto de Varsovie se sont déroulées le 21 avril devant des milliers de Polonais et de Juifs. Les communautés juives de Pologne avaient envoyé trois mille délégués, celles de l'étranger étaient représentées par deux cents délégués. La communauté juive de France avait envoyé une délégation importante, comprenant, entre autres, A. Rayski, B. Adam, L. Gordon et Grinberg.

Le Gouvernement polonais était représenté par le Premier ministre, M. Josef Cyrankiewicz, le ministre de la Justice, M. Henryk Siatkowski, et M. Wladislaw Baranowski, ministre d'État.

M. Swiatowski, qui a pris la parole au nom du gouvernement et du peuple polonais, a rendu un vibrant hommage aux combattants héroïques du ghetto de Varsovie. Rappelant la part prise par les membres du gouvernement eux-mêmes, tels le premier ministre, M. Cyrankiewicz et son assistant M. Gomulka, aux combats livrés pour aider les insurgés, il a conclu : « Le gouvernement polonais apportera son aide au peuple juif dans sa lutte pour la liberté. »

M. Adolphe Berman, ancien partisan et Président du Comité Central des Juifs de Pologne, qui présidait la cérémonie, a répondu au discours de M. Swiatowski.

Les partisans Antek Cukiernik et Chajka Grossman ont fait le récit de la bataille du ghetto devant une assistance au premier rang de la

quelle se tenaient les combattants qui ont survécu et les partisans juifs qui ont lutté dans les rangs polonais et soviétiques.

Nous avons visité le « Musée du martyr juif » qui vient d'être ouvert à l'Institut historique juif. Des objets de toutes sortes, des photographies et des documents racontent la tragédie des Juifs sous l'occupation allemande. Dans une galerie, on peut voir les œuvres de cinquante peintres juifs assassinés par les Hitlériens. Ailleurs, ont été réunis les livres qu'on a pu sauver de la destruction de 75 bibliothèques juives.

Des manifestations ont également eu lieu dans plusieurs autres villes de Pologne, entre autres à Wrocław et à Cracovie, pendant que la radio polonaise diffusait des programmes spéciaux à la mémoire des insurgés.

JUDÉAUVERGNATS

L'AUVERGNE a connu tant d'invasions et de brassages ethniques qu'il serait vain de vouloir discerner l'exacte origine des Auvergnats.

En 1934, Pierre Laval, interviewé par un journaliste, s'entendit demander son point de vue sur les théories raciales que Hitler mettait déjà en pratique outre-Rhin avec tant de sauvagerie. Le futur créateur de la législation nurembergeoise de l'« Etat Français » eut beau jeu de se donner un air extrêmement libéral en répondant :

— Le racisme ? Mais la chose ne tient pas debout ! Tenez, moi-même je suis Auvergnat. Eh bien, mon pays a été si « mélangé » que je suis sûr d'avoir du sang *sémite* dans les veines...

Heureusement pour Laval qu'Otto Abetz et Xavier Vallat n'ont pas eu connaissance de ces propos !

Claramounti (Alouyrnah)

Mon bougnat a pour femme une excellente Bretonne qui sait que je suis Juif. Elle a l'habitude de me mettre en boîte :

— Vous autres et mon mari, me dit-elle, vous êtes de la même race !

Au fond, elle n'a peut-être pas tort. Qui sait, après tout, si nous n'avons pas les mêmes aïeux, mon bouif et moi...

Aux premiers siècles de notre ère, l'Auvergne ne possédait-elle pas deux noms, le premier, latin : *Alvernia*, le second hébraïque : *Alouyrnah* ?

Dans les réponses rabbiniques de ces premiers âges, Clermont-Ferrand s'appelle *Claramounti*. Si le mot vient du latin *Claramontium*, il n'en désigne pas moins une cité où l'on trouve des enfants d'Israël dès le début du III^e siècle.

Il paraît même, à en croire le livre d'un certain Tardieu que vers le même temps la ville d'Issoire fut gouvernée par un Juif du nom de *Luce*. Ce satrape judéo-auvergnat aurait donné l'ordre à l'un de ses coréligionnaires, paysan d'un petit village, d'égorger le premier apôtre et martyr chrétien du Massif Central : *Saint Stremonius*. Dans sa *Nova Bibliotheca* (tome II) l'érudite M. Labbé a démonté cette légende antisémite dépourvue de toute base historique.

Le poète Apollinaire

Cependant, à la fin du V^e siècle, les Juifs avaient très bonne presse dans la région. Il faut dire aussi que l'évêque de Clermont n'était autre que *Caius Sullius*, plus connu sous le nom de *Sidoine Apollinaire*, épistolier à la manière de *Pline* et poète doublement généreux.

Un commerçant juif appelé à se rendre à Tournai, en Belgique, pour répondre au procès qu'un ennemi lui avait intenté, reçut de la main de *Sidoine Apollinaire* une lettre de recommandation, où il était dit : « Les Juifs méritent toute confiance même lorsqu'on n'est pas d'accord avec eux sur les principes de la religion. »

On cite deux autres Clermontois « méritant toute confiance », *Gorolas* et *Promotus*, dont l'évêque se fit l'avocat en des circonstances analogues.

Malheureusement, quarante ans plus tard, en 535, un Concile, tenu à Clermont et réunissant quelques prédécesseurs (tout de même assez modestes) de *P. Laval*, édictait les premières mesures discriminatoires. Les Juifs n'eurent plus le droit de juger des Chrétiens. Toute personne chrétienne qui épouserait un conjoint juif se vit

menacée d'excommunication. Une nouvelle conception de l'amour du prochain était ainsi introduite dans le droit (canon). De part et d'autre, les candidats au « mariage mixte » — ils n'étaient pas rares — durent se résigner. Car il était très dangereux de s'aimer clandestinement.

Gallus avec nous !

Malgré l'antisémitisme officiel de la hiérarchie, l'évêque *Gallus*, successeur d'*Apollinaire*, garda sa sympathie aux Juifs. Ce qui prouve qu'il y avait des Gaulois antiracistes. Accorda-t-il des dérogations à certains amoureux ? L'Histoire ne le dit pas. Toujours est-il que la population juive, unanime, prit le deuil quand *Gallus* mourut et assista en masse à ses obsèques.

Grégoire de Tours, auteur d'une *Historia Francorum* à laquelle nous devons ces détails, reproche à l'évêque *Cautinus* d'avoir continué la politique philosémite de *Gallus*.

Il préfère la violence inquisitoriale de l'évêque *Avitus* qui mit les Juifs en demeure de renier la foi de leurs ancêtres et d'embrasser la religion catholique, apostolique et romaine. *Avitus* ne pouvait supporter ce que plusieurs de ses collègues appelaient « l'entêtement des Juifs dans la négation ».

Il avait lancé une grande campagne de recrutement. Mais la communauté — à tort ou à raison — restait obstinément rebelle à la conversion. Un seul Juif se soumit ; l'on connaît même la date de cet événement (historique) : 5 avril 576.

Dieu le veut !

Furieux, *Avitus* décida de frapper un grand coup. Moyens : l'intimidation et le chantage.

Le bruit se répand soudain à Clermont que les Juifs ont écharpé le renégat du 5 avril. On invente des « témoins oculaires » dont le nombre s'accroît de jour en jour. Comme cela ne suffit pas, des agents provocateurs excitent les chrétiens dans les rues.

Le jour de l'Ascension, on ne trouve rien de mieux, en signe d'avertissement, que de descendre un Juif. Une foule prête au pogrome s'est déjà rassemblée devant la synagogue. Tumulte. Puis tout à coup silence : les fidèles s'effacent devant l'évêque *Avitus* qui vient de faire son apparition. Un large geste des deux mains et il prend la parole au nom de Dieu. Qu'est-ce que Dieu veut ? Que les Juifs se convertissent, ou bien, s'ils persistent dans un refus offensant pour lui, qu'ils s'en aillent immédiatement de la ville, et en ce dernier cas Dieu ne répond de rien.

Résultat : le 15 mai 576, Clermont comptait cinq cents nouveaux chrétiens (tout frais émoulus de leur baptême. Quant aux réfractaires, ils étaient partis à Marseille où d'autres malheurs les attendaient.

Il se trouva un poète courtois pour mettre en vers les qualités apostoliques du petit *Torquemada* de l'Auvergne, dans une « *Ode au Grand Avitus* ».

Clair-obscur

Nul n'ignore que *Pierre l'Ermitte* prêcha la première Croisade à Clermont-Ferrand à la fin du XI^e siècle. L'on sait moins de quels déchaînements de barbarie raciale les Croisés se rendirent parfois coupables. De cette époque, datent les premières chroniques juives médiévales qui nous éclairent assez bien sur la vie de plusieurs communautés d'Europe. On a pu dire avec quelque raison qu'elles constituent des martyrologes plutôt que des histoires.

Significatif est l'humour (noir) d'un calembouriste juif du XII^e siècle : il appela Clermont, d'où partit le mouvement qui fut la cause de tant d'obscurantisme antisémite, non pas « Clermont » — Clair Mont — mais « *Har Ophel* » — Mont Obscur.

Il reste que les Clermontois eux-mêmes savaient aussi appeler les choses par leur nom. Ce Mont auquel Clermont doit son nom précisément, ils le baptisèrent, au XIV^e siècle, *Mons Judaeus* (Mont Juif) — expression savante que transforma en *Monsjuzet* dans la langue vulgaire.

Bien qu'il ne fût pas recouvert par ce qu'on pourrait appeler le

par **Joseph MILLNER**

ghetto de la ville — la plupart des Juifs se trouvaient concentrés dans le quartier dit *Tontpafœ* — le peuplement du *Mons* en question justifiait l'adjectif *Judaeus*.

De l'Auvergne féodale à « Droit et Liberté »

Selon certains historiens, il y aurait eu des Juifs dans plusieurs villes de l'Auvergne féodale. Lesquelles ? Il est difficile de répondre avec exactitude. L'on sait seulement qu'ils durent verser un impôt global de 399 livres à la caisse royale en 1298 et l'on en conclut qu'ils étaient moins nombreux que les Juifs des pays de la Loire qui, dans la seule ville de Bourges, durent payer 1.416 livres. Les historiens font parfois de la comptabilité pour déterminer l'importance numérique des populations.

Pour ce qui est de l'époque contemporaine, le roman d'*Edmond Cahen*, *Le Juif et l'Auvergnat* (1932) — le même auteur a écrit un ouvrage, *Juif ? Non, Israélite !* qui établit des distinctions que *Maurras* et *Vallat* n'auraient peut-être pas désavouées — n'apporte que très peu d'éléments à notre sujet.

Au reste, les modernes Juifs de l'Auvergne nous sont assez bien connus et beaucoup ne laissent pas d'être fort sympathiques. Au cours des dernières décades, Clermont compta une cinquantaine de familles juives (pour la plupart de tradition *sephardite*). A Aurillac, entre les deux guerres, il n'en exista, par contre, en tout et pour tout, qu'une seule ; l'un de ses membres est aujourd'hui collaborateur de *Droit et Liberté*.

La « Terre Sainte » de « l'Etat Français »

La guerre transforma des Juifs en Auvergnats. Des antisémites aussi. C'est de Vichy (*Philippeville*) que *Pétain* exerça ses pouvoirs de roi nègre contre les Français.

En 1939, au moment de la déclaration de guerre, l'auteur de ces lignes avait, pour le compte de l'O.S.E. et de l'O.R.T., loué un hôtel dans cette ville dont il était loin de se douter qu'elle allait devenir le siège d'un Commissariat aux Affaires Juives.

Trois jours plus tard, la voix mielleusement haineuse de *Ferdonnet* se faisait entendre à Radio-Stuttgart :

— Les Juifs se ménagent des planques à Vichy. Mais nous les prévenons ! L'armée de Hitler les en délogera !

Nous rimes beaucoup. Mais c'est *Ferdonnet* qui avait raison. La cinquième colonne, encouragée par la politique des fossoyeurs, agissait à fond.

Le sinistre *Fourcade*, obscur gratte-papier sous la Troisième République, se préparait à prendre les hautes fonctions de di-

recteur du territoire de Vichy. Avec quel zèle ce gremlin, une fois en place, veilla à ne pas laisser les Juifs « souiller de leur présence » la Terre Sainte de l'« Etat Français » !

Inhumain Homo

« Homo sum, et rien de ce qui est inhumain ne m'est étranger ». Telle aurait pu être la devise du Préfet d'Aurillac, *Homo*, une brute maurassienne, aujourd'hui condamnée à mort par contumace. Il avait une façon toute personnelle d'appliquer les théories vichystes de la « Famille ». Partout où il passait, il s'attrait les histoires plus scabreuses des unes que les autres. Si seulement ses ravages s'étaient limités aux alcôves !

Il devint un ennemi des enfants. L'O.S.E., chassée de Vichy, s'était installée à Montpellier. Prévenus par des amis de la Résistance du nouveau péril qui nous menaçait sur les bords de la Méditerranée, nous déménageâmes à Vic-sur-Cère, non loin d'Aurillac. A peine étions-nous arrivés que le sieur *Homo* nous chassait comme des chiens, avec une cruauté sadique. Parce qu'il savait que nous avions la charge de jeunes êtres innocents, il ne nous épargna aucune humiliation.

A Vic-sur-Cère, M. l'abbé *Glassberg* dirigeait à ce moment-là une maison d'enfants « chrétiens » — nous nous comprenons — qui put tenir grâce à des prodiges de prudence et de dévouement. Le groupe des éducatrices qui s'occupait des petits camouflés comprenait *Raissa Gorlin*, originaire de Pétrograd, qui avait écrit une « Vie du

Pape *Silvestre II* », originaire d'Aurillac. Elle est morte en déportation.

C'est à Aurillac que fut arrêté *Alexandre Voronoff*, le frère du célèbre docteur. Les « chirurgiens » d'Auschwitz l'ont tué.

Les vingt-quatre d'Issoire

Mais nombre de persécutés purent échapper à la mort avec l'aide admirable de la population auvergnate. Beaucoup, aussi, se joignirent, armes à la main, aux patriotes.

A Issoire, en 1943, les nazis rassemblèrent sur la place principale vingt-quatre patriotes arrêtés pour faits de résistance. Ces vingt-quatre reçurent l'ordre de se placer en deux colonnes par douze.

Le dernier de chaque colonne fut fusillé « pour l'exemple » devant la population contrainte d'assister au tragique spectacle. La douzième du deuxième rang était une Juive, *Mme Stern*. Sa petite fille, *Huguette*, âgée de six ans, se trouvait dans « l'assistance ».

La mère mourut devant son enfant.

Puis les bourreaux firent entrer tous les « spectateurs » dans une petite église proche de la place et leur annoncèrent qu'ils allaient être déportés.

Un gendarme français se glissa, de nuit, dans l'église-prison et kidnappa la petite *Huguette* qui fut ensuite cachée jusqu'à la Libération par une librairie d'Issoire.

Car pour une poignée d'*Avitus*, il y eut, en Auvergne comme à travers toute la France, d'innombrables *Gallus*, anonymes et héroïques.

LES MAUDITS

Un drôle de MAUCO

LES tortionnaires nazis, les hommes de la trahison vichyste, les maniaques du racisme antijuif, ont toujours eu la prétention de donner à leurs crimes des justifications d'apparence « scientifique ».

Le commandant du camp de concentration de Drancy, l'un des plus ignobles assassins du gang S.S., était entouré « d'experts raciaux ». Le plus connu de ces experts fut *Georges Montandon*, chargé d'examiner l'anatomie des internés.

Dans la publication de langue française dénommée *L'Ethnie Française*, revue mensuelle de doctrine ethno-raciale et de vulgarisation scientifique, il s'appliquait à justifier le mot de Hitler sur la « France négroïde et enjuivée ». Dans ses livres, au cours de ses conférences, en fondant des « Instituts de raciologie » ou d'études des questions juives, *Georges Montandon* et ses collaborateurs désignaient à l'ennemi les catégories à exterminer par priorité telles que : Juifs, Bohémiens d'origine, certaines catégories d'immigrés, par extension certains hommes du Midi de la France, etc... Beaucoup de malheureux furent renvoyés à son expertise : il en a fait l'objet d'un trafic déshonorant.

L'un des principaux assistants de *Georges Montandon*, le sieur *Georges Mauco*, collaborateur de *L'Ethnie Française*, a été nommé, immédiatement après la Libération et, probablement, en raison de son étrange compétence, secrétaire général du Haut Comité de la Famille et de la Population, rattaché à la Présidence du Gouvernement provisoire. Continuant d'écrire des articles dans de nombreuses revues, il reste toujours « l'expert en matière d'ethnologie et d'immigration ». Comment s'étonner, qu'ayant conservé un tel « spécialiste » qui est envoyé en qualité de délégué scientifique français à l'étranger, qui correspond sur du papier à en-tête de la Présidence du Conseil, on voit préconiser l'introduction massive en France des Allemands pro-nazis, expulsés de diverses régions de l'Europe centrale pour avoir pris les armes contre les pays où ils sont nés ?

On annonce les réunions d'un Centre d'Etudes des Sciences de l'Homme pour l'année 1948, sous l'égide de la revue *Psyché*. Au cours de ces assemblées, *Georges Mauco*, intitulé directeur-adjoint du Centre psycho-pédagogique, va traiter la question de « l'éducatio... de la sensibilité chez l'enfant » !

Georges Mauco, qui a des responsabilités écrasantes dans la déportation des enfants juifs vers les camps de concentration, a dû étudier en effet de très près l'état de leur « sensibilité ». Il est urgent de savoir qui a permis à *Maucu* d'accéder, après la Libération, aux diverses fonctions qu'il occupe.

Nous posons cette question à toutes les personnes compétentes et particulièrement à *M. Joxe* qui a assumé le secrétariat général à la Présidence du Gouvernement et qui est actuellement directeur des Relations Culturelles.

Maintenant que nous avons posé cette question pour *Maucu*, nous demandons à tous les patriotes et résistants de prendre comme pour bien d'autres déjà cités ou que nous dénonçons, leurs responsabilités. Les démocrates sont les plus forts.

Joseph-André BASS.

Le rabbin de KIRYAT-YEARIM

versait, par enterrement, une livre de poivre au curé de NIMES, où Daudet s'appela David

EN 1009, il y avait à Nîmes une synagogue toute proche de l'église Notre-Dame. Dans ses rapports avec le rabbin, le curé ne manquait pas de sel : un jour, il lui accorda l'autorisation d'enterrer chaque mort moyennant une livre de poivre. Ceux qui s'étonneraient de ce troc aussi piquant que macabre doivent savoir que les restrictions ne datent pas d'aujourd'hui.

Nîmes vient de *Nemausus* et *Nemausus* de *nemus* qui veut dire forêt. Ce n'est sans doute pas sans raison que dans la langue hébraïque l'actuel chef-lieu du Gard, outre son nom dérivé du latin, *Nemchi*, s'appelle *Kiryat Yearim* : « ville forestière ».

L'étoile de 1284

C'est au bord de la rivière qui l'arrose que vinrent s'installer en 672 les quelques centaines de Juifs espagnols auxquels le comte de Nîmes avait bien voulu donner l'hospitalité.

La communauté allait devenir un grand centre talmudique au XI^e siècle avec Rabi Abraham ben David, alias Rabad III, qui, adversaire de la philosophie de Maimonide, sut gagner à ses vues les rabbins de Lunel et de Montpellier.

Les Juifs de Nîmes purent se passionner à ces controverses philosophico-religieuses jusqu'en l'an de grâce 1284. A cette date, l'évêque Bertrand proposa à ses collègues réunis en Concile de voter toute une série de mesures discriminatoires au premier rang desquelles figurait l'obligation de porter... l'étoile jaune, ou tout au moins ce signe distinctif qui devait inspirer, beaucoup plus tard, la faible imagination des congressistes de Nuremberg.

C'est ainsi par exemple que les Chrétiens se virent refuser le droit de cohabiter avec un Juif, de faire appel aux services d'un médecin qui ne présenterait pas l'anatomie désirable, et de « souiller la race » de la manière que l'on devine.

David-Daudet

Vingt ans plus tard, les Nîmois « non-aryens », en butte à une persécution de jour en jour accrue, étaient contraints de quitter les lieux, en y laissant tous leurs biens.

Ils revinrent en 1359, mais leurs hôtes leur avaient préparé une belle petite Juiverie. Entendez : un ghetto. Mais ce terme était alors inconnu ; il ne fit son apparition qu'en 1516 à Venise où le quartier juif voisinait avec la *ghetta*. La *ghetta* ques-aco ? Une usine de canons !

Souvent, au Moyen-Age, la Juiverie était une véritable boîte à sardines. La Juiverie de Nîmes ne faisait pas exception, qui consistait en une ruelle extraordinairement étroite. Les locaux demandèrent la permission de « déborder » un peu. Les autorités les reçurent à coups de bâton.

— A bas les Juifs ! cria un Léon Daudet médiéval.

Mais ce n'était sans doute pas un ancêtre du compère de Maurras. Car à cette époque, murmurent les mauvaises langues, les Daudet s'appelaient tout bonnement David...

Un érudit qui a eu la curiosité de consulter le cadastre nîmois de 1366, a constaté que la ville ne comptait alors que « trois propriétaires d'immeubles » d'origine juive. En fait, il n'existait pas de Juifs gros proprios. Lorsque en 1394 ils furent expulsés pour la deuxième fois — sur l'ordre de Charles VI — le pouvoir royal fut très déçu. La spoliation n'était pas une bonne affaire.

Mis à la Raison

Les Juifs revinrent tout de même à Nîmes, mais l'on conçoit qu'en dépit du *modus-vivendi* judéo-chrétien qui s'établit peu à peu, ils aient salué avec joie l'aurore de la Révolution. Ils ne se contentèrent pas seulement, comme au début de 89, de répondre à un appel au porte-monnaie lancé par ceux dont ils allaient devenir en septembre 91 les véritables concitoyens. Ils payèrent surtout de leur personne dans la lutte pour la liberté.

Cependant certains croyants eurent quelques moments pénibles à passer sous la Terreur. On signale la fondation en 1794 d'une nouvelle synagogue, d'un bain rituel (*mikvah*) et même d'un fourneau spécial pour la fabrication du pain azyme. Mais au même moment, Mordéchai Meyrargues, « ministre officiant », est sommé de se convertir au culte de la Déesse Raison. Robespierre et l'Être Suprême ne badinent pas : un coréligionnaire de Meyrargues, José Carcassonne, se fait mettre à mal pour n'avoir pas voulu se rendre à... la Raison.

Adolphe Crémieux

Au siècle suivant, Adolphe Crémieux, célèbre enfant de Nîmes, contribua pour beaucoup à parfaire la libération de 91, fonda « L'Alliance Israélite Universelle » et donna son nom à ce fameux décret qui, en émancipant les Juifs d'Algérie, allait devenir le cauchemar d'un certain nombre d'antisémites et de colonialistes notoires.

Ce décret était progressif puisque Vichy l'abrogea !

Crémieux appartenait à une vieille famille juive où les traditions républicaines étaient très fortes. Son père avait été appelé au poste d'officier municipal par les délégués de la Convention en 1792.

Toute la vie d'Adolphe Crémieux fut consacrée à la défense des principes démocratiques. Il stigmatisa impitoyablement la dictature de l'Empereur, défendit la liberté de presse contre les ordonnances scélérates de Charles X, dénonça la politique de démission nationale de Guizot, anima la campagne des banquets de 1847, mérita le titre de ministre de la Justice dans le gouvernement provisoire de 48, mena une résistance souterraine contre Napoléon-le-Petit, et siégea aux côtés de Victor Hugo à l'extrême-gau-

che du Sénat des débuts de la Troisième République. Son œuvre mérite un livre. Le livre existe. S. Posener l'a écrit en 1932 (Ed. Alcan).

Un crime : chanter la « Marseillaise »...

Crémieux attaqua le racisme dès son inscription au barreau de Nîmes.

Le Président de la Cour lui demanda :

— Monsieur Crémieux, prêterez-vous serment *more judaico* ?

par Joseph MILLNER

Cette formule était une survivance des discriminations féodales. Crémieux répliqua :

— Est-ce que je suis dans une synagogue ? Non, je suis dans une salle d'audience. Est-ce que je suis seulement Juif ? Non, je suis en même temps citoyen français. En conséquence, je prête le serment du Juif citoyen français.

Pendant la Restauration, trois jeunes gens de Nîmes avaient été traduits devant les Assises pour avoir chanté à pleins poumons la *Marseillaise* sous les fenêtres de la Préfecture.

Adolphe Crémieux fut leur avocat. Dans sa plaidoirie il récita avec passion le chant qualifié de séditieux, non sans l'accompagner d'un vibrant commentaire politique. Sur la Cour et les jurés, l'effet fut foudroyant.

— Eh bien, s'écria Crémieux, voilà le chant qu'on veut déclarer criminel... Criminel ? Dites admirable, dites sublime. Berçons nos enfants aux nobles accents de la *Marseillaise*.

La cause était entendue.

Dans la cage aux fauves

Un autre judéo-nîmois, Bernard Lazare, fut un grand nom dans les milieux littéraires parisiens aux environs de 1890. Homme de gauche, ardent dreyfusard — pour ne pas dire : premier dreyfusard — il se jeta avec passion dans l'Affaire. Son livre sur « L'Antisémitisme » souleva des tempêtes. Bien que dépassé par l'Histoire, il abonde en aperçus originaux qu'on ne lit pas sans profit encore maintenant. Sait-on que Xavier Vallat commit l'insolence de s'en réclamer dans la Préface qu'il donna à son « Statut » des Juifs ? La pédante canaille qui sévissait au Commissariat aux Affaires Juives voulait couvrir le cannibalisme moderne du manteau de l'« érudition ».

Bernard Lazare mourut à l'âge de 38 ans, au début de ce siècle. La municipalité jauréssienne de sa ville natale honora sa mémoire en lui élevant une statue que les chirurgiens esthètes du Sabre et du Goupillon virent d'un assez mauvais oeil. La nuit, ils lui coupèrent le nez ! Passant par le jardin municipal de Nîmes un jour de 1908, j'ai pu constater moi-même cette... ablation. Depuis l'antiquité grecque, on reconnaît les Barbares à ce fait qu'ils mutilent

les statues — lorsqu'ils ne les convertissent pas en canons.

Une infirmité bien plus terrible frappa dès sa naissance — en 1831 — le Nîmois Louis Vidal. Ce Juif aveugle devint pourtant un sculpteur animalier de très grande classe. Pour créer son fameux « Lion rugissant », il entra, en compagnie du dompteur, dans la cage aux fauves d'un cirque. La renommée des œuvres de Louis Vidal — on connaît surtout sa « Panthère couchée », sa « Lionne », son « Kob » (cheval arabe) — fut aussi grande à Nîmes qu'à Pétersbourg à la fin du XIX^e siècle.

De la Restauration à la « Révolution Nationale »

Nîmes devait connaître une « Révolution Nationale »

où il fut comme autrefois séditieux de chanter la *Marseillaise*... La vieille « Kiryat Yearim » était alors bien triste... On y manquait de tout. Les sourires avaient disparu. Les patriotes et tous les « Crémieux » étaient traqués.

Le clandestin « Comité de Nîmes » qui réunissait des représentants de différentes organisations juives, des prêtres catholiques, des personnalités politiques, organisa l'aide aux détenus de Gurs, de Rivesaltes, de Noë et d'ailleurs.

Il fut dénoncé aux autorités vichystes par le digne successeur du Préfet de la Restauration qui n'avait pu supporter qu'on chantât la *Marseillaise* sous ses fenêtres.

Mais de nouveau, un jour, la *Marseillaise* éclata au soleil d'une France libérée.

LES MAUDITS

LA Cour de Justice de la Seine vient de condamner Daniel Perret-Gentil, citoyen helvétique, traître à sa patrie d'origine et à la France qui l'a accueilli, agent du service de renseignements allemand, dit aussi Gérard von Deimling, Hans Jurjon, Ludwig Bedel, ou Duval.

Correspondant de presse étrangère à Paris depuis 1923, il entre en contact dès 1929 avec un officier des services spéciaux allemands, le baron von Deimling qui l'enrôle dans l'Abwehr.

Devenu ainsi, grâce aux protections occultes des hommes de la trahison déjà subventionnés par l'Allemagne, collaborateur de « Gringoire » et de « Je Suis Partout », il effectue, de 1932 à 1937, de nombreux voyages en France, en Italie, en Espagne, en Belgique et en Abyssinie.

En 1937, cet espion avéré se fait nommer rédacteur en chef des radio-actualités françaises.

Dès le début de l'occupation, il joue un rôle très important dans la répression des militants de la Résistance Intérieure et dans la chasse aux réfugiés politiques et confessionnels.

Il est directement responsable de l'arrestation, de la déportation et de la mort de nombreux patriotes, notamment à Nancy et à Lille, où il s'était présenté comme un officier britannique.

En même temps, il écrit des articles pour le journal « La France au Travail » et assume les fonctions de directeur d'un périodique nazi de langue française « Le Canard Clandestin », où les écrits anti-juifs sont particulièrement violents.

De si brillantes références ont sans doute désigné cet agent de l'Abwehr, matricule HF 7146, pour occuper, après la Libération, un poste important dans les services français de sécurité en Allemagne.

Il n'a été arrêté qu'en 1946, alors qu'il se prélassait à Munich, capitale de la zone américaine d'occupation, son lieu de refuge, ses nouvelles fonctions ayant été découvertes par les familles de ses victimes et le scandale devenant par trop flagrant.

Qui a permis à cet assassin, à cet espion notoire, d'échapper au châtiement depuis la libération jusqu'à son arrestation, et même d'être chargé de missions officielles dans cette Allemagne occidentale qui est restée le paradis des nazis ?

Il y a quelques jours, les juges de La Haye avaient à connaître de l'affaire d'un autre agent de l'Abwehr, Van der Wals, citoyen hollandais, dont les ignobles agissements pendant l'occupation ont causé la mort de nombreux combattants de la Résistance néerlandaise.

Or, après une campagne de presse, on a arrêté ce tortionnaire en Allemagne occidentale, où, sous le nom de Van den Meer, il assumait les fonctions d'officier de liaison hollandais !

Après son arrestation, il s'est défendu en disant qu'il avait servi avec zèle l'espionnage et la police nazis, sur les ordres de l'Intelligence Service dont il aurait fait partie depuis longtemps. Etranges protections qui font penser à d'étranges alliances !

Comment expliquer l'impunité persistante, malgré de nombreuses plaintes, d'un Fritz dit Fred Sabarsky, né le 30 mars 1912 à Vienne, appartenant à une famille autrichienne d'espions allemands en France, escroc des victimes de la guerre pendant l'occupation, qui a gagné sa fortune en trafiquant avec la Wehrmacht et qui a été en relations étroites avec la Gestapo ?

Après la libération, il a fait de nombreux voyages à l'étranger, muni d'ordres de missions officiels français. Pour le compte de qui ?

Prévoyant une condamnation possible, il a pu — grâce à quels complices haut placés ? — se faire décerner tout dernièrement une décoration française pour pouvoir prétendre éventuellement au bénéfice de la loi d'amnistie.

Oui, les services nazis n'ont pas seulement prévu la victoire de Hitler, ils ont aussi prévu sa défaite et tous les exemples nous montrent qu'ils se sont organisés pour y survivre et ont placé leurs hommes, petits ou grands, jouissant d'appuis discrets, mais très effectifs, dans tous les milieux pour préparer la revanche.

Nous ne cesserons pas de les démasquer. Nous les réduirons définitivement à l'impuissance.

Joseph-André BASS.

Wisigoths, Harari, Bedoucettes



LACHONOC



EN 672, le terrible Vamba, qui était Wisigoth, déclara la guerre au Lachonoc. Dans les vieux livres rabbiniques, le Lachonoc désigne le Languedoc juif. De la Méditerranée, les Lachonociens auraient pu dire en ce temps-là : *mare nostrum*. Outre leurs florissantes communautés, ils possédaient une marine marchande dont le rayon d'action s'étendait jusqu'à la Grèce et aux pays du Levant.

Le roi Vamba semble donc avoir fait un mauvais calcul: en attaquant les Juifs pour les déposséder, il provoqua une révolution. Le Languedoc tout entier se leva pour défendre ses Lachonociens enrichissants. Il s'en fallut de peu que Vamba et ses partisans ne trépassassent en un pogrome prosémite. Mais le Wisigoth finit par reprendre le dessus et la « Révolution » fut noyée dans le sang. Ce que voyant, la hiérarchie ecclésiastique opéra un tournant tactique, se rallia au plus fort et devint antisémite. Wisigoth mit uns !

Alphonse moins indulgent que Larousse

Les successeurs de Vamba aggravèrent sa politique. Finalement les Juifs du Languedoc furent mis « hors de toute loi ».

Ils revinrent en grâce sous les Carolingiens qu'ils avaient aidés à triompher des Sarrasins. Pépin-le-Bref apparaît comme le contraire de Vamba.

Mais voici, au XI^e siècle, avec le développement du fanatisme religieux, un autre pépin pour les Juifs, et qui ne sera pas bref: la Juiverie. Cette forme féodale du ghetto va durer plusieurs siècles. En ce domaine, Saint-Louis ne mérite peut-être pas son nom et Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, montre moins d'indulgence envers les Juiveries que le petit Larousse envers ce prince dont il déclare « qu'il se signala par la douceur de son gouvernement dans le Midi de la France ». Alphonse, qui avait de pressants besoins de trésorerie, estima que son plan Mayer était insuffisant: il fit arrêter des communautés entières et inventa en 1270 le système des otages.

Les Harari

Dans Montpellier, il y a un Mont. Ce Mont se dit Har en hébreu. D'où le nom de Harari pour désigner les Juifs de la ville.

Ces Montagnards sont là depuis le XI^e siècle. Ils comptent parmi eux d'excellents médecins auxquels le droit d'exercer et de soigner les Chrétiens est officiellement reconnu en 1180. « Nez, gorge, oreilles » et surtout « maladies des yeux » (très répandues comme dans tous les pays chauds): la plupart des praticiens juifs ont rang de spécialistes et font de Montpellier un centre médical célèbre à travers l'Europe, où viennent des rois, des princes, des féodaux tout puissants.

De ces fameux ophtalmologistes qui accomplirent des miracles — pour l'époque — on peut lire quelques noms sur les tables murales de l'actuelle Faculté de Médecine de Montpellier.

Mais les Harari sont aussi philosophes et théologiens. Benjamin de Tolède, qui leur rendit

visite en 1166, compare les professeurs de leurs grandes écoles talmudiques à ceux du Sénédion de Jérusalem.

D'après « disputes » s'y déroulent. Un anti-maimonidien acharné, Rabbi Salomon, jette l'anathème sur « Le Guide de l'Egaré » et le livre brûle sur la place publique. Autour de l'idéologue incendiaire se groupent quelques fanatiques: Rabbi Abel de Lunel, Rabbi Todros de Beaucaire et le fameux El Duran de Lunel. Ils se heurtent à l'opposition d'hommes plus éclairés, tels que Rabbi Jacob ben Machir, doyen de la Faculté de Médecine, le docteur Salomon de Lunel, ou Rabbi

gré. Il s'employa à y mettre bon ordre et ne réussit pas trop mal en son entreprise parce que l'Eglise et la Synagogue, par delà toutes les divergences, s'étaient coalisées pour abattre les idées de progrès.

Les agronomes et Peyrouton

La dynamique jeunesse juive du Montpellier des débuts de notre siècle, qui compta des étudiants venus d'Europe Cen-

— par —
Joseph MILLNER

trale s'instruire à la Faculté de Médecine et à l'Institut Agronomique, eut encore à faire à quelques Abba Marie atténués, mais dans l'ensemble les tendances démocratiques se développèrent dans son sein. Sous l'intelligente direction de Buchmil, toute une pléiade d'ingé-

Comme leurs autres frères du Languedoc, les Juifs biterrois connurent un destin en montagnes russes. Les Chrétiens avaient le droit de lapider le Juif qui osait s'aventurer dans les rues le premier jour de la semaine de Pâques. Mais la majorité des habitants de Béziers était « albigeoise » et les « Albigeois », par hostilité aux catholiques, ne manquaient pas une occasion de manifester leur sympathie aux Juifs.

Ici vécurent de brillants talmudistes, et surtout Ibn Ezra, philosophe, philologue et poète, dont l'œuvre devait provoquer nombre d'exégèses et de commentaires en plusieurs langues jusqu'à nos jours. En 1945, une jeune historienne a soutenu à la Faculté des Lettres de Moscou une thèse sur Ibn Ezra qui écrivit « Le Livre de Dieu » (Sefer Haschem), à Béziers, en 1120.

Colifisation et Pastoureux

Si le droit de lapidation n'était pas souvent mis en pratique à Béziers, la colifisation fut à l'honneur à Toulouse.

Cette cérémonie, qui offre un rare exemple de raffinement dans l'humiliation, s'explique sans doute par la croyance, si fortement enracinée au cœur des Chrétiens du moyen âge, que les Juifs sont tous responsables de la mort du Christ.

Chaque Vendredi-Saint, le comte de Toulouse, qui venait d'entendre la messe, se rendait sur la place du Capitole où il avait convoqué toute la population. Il appelait le Parnas, chef de la communauté israélite, et lui administrait *coram populo* une gifle retentissante. La gifle fut si « magistrale », le 4 avril 1018, que le Parnas tomba raide mort.

Seulement, la « colifisation »; pour spectaculaire qu'elle fût, ne payait pas. C'est pourquoi elle fut remplacée au XII^e siècle par un impôt spécial.

En 1306, beaucoup de Juifs toulousains opérèrent une conversion que le comte de l'époque ne vit pas sans plaisir. Mais quelque vingt ans plus tard, ils se firent égorgés — préfiguration de la Nuit des Longs Couteaux ? — par des hommes dont chacun put juger alors à ses dépens qu'ils n'étaient pas doux comme des agneaux. Les Pastoureux, en effet, n'avaient rien de bucolique; massacrant et saignant à tour de bras, ils transformaient la région en abattoir et la ville rose en ville rouge.

Les Juifs n'y coupèrent pas. A Castel-Sarrasin, deux d'entre eux, pour échapper aux Pastoureux, se jetèrent du haut de la Tour. Puis le calme et la prospérité revinrent et les Pastoureux ne furent plus qu'un mauvais souvenir.

Le « bien que » de Bedouce

Quand je suis arrivé à Toulouse en 1908, le nombre des Juifs autochtones ne dépassait guère la soixantaine. Le président de cette maigre communauté, l'honorable M. Manuel, n'avait qu'une pensée en tête: il pria Dieu que les prières à la synagogue fussent toujours chantées selon le rite portugais.

Je m'honore d'avoir été le premier juif russe à débarquer

dans la charmante ville des bords de la Garonne. Au début de l'année scolaire 1909, nous étions 500 étudiants venus de chez le Tsar, où sévissaient le numerus clausus et l'oppression intellectuelle. Beaucoup d'entre nous restèrent en France, se battirent comme volontaires en 14, épousèrent des Toulousaines et eurent des enfants parmi lesquels vous trouverez des héros de la Résistance.

En 1910, le Parti Socialiste avait organisé un meeting dans la grande salle de la Faculté des Lettres. Le révolutionnaire Sazanoff, qui avait exécuté le ministre de l'Intérieur, von Plevé, responsable du programme de Kichinev, venait d'être liquidé en Sibérie. Fougueux, le député Bedouce, après avoir stigmatisé la tyrannie des Romanov, s'écria:

— Nous avons sauvé Dreyfus bien qu'il fût juif.

Ce « bien que » n'était pas pour plaire aux républicains présents, ni au président de l'Association des Etudiants juifs de Toulouse, qui avait été invité à prendre la parole après Bedouce. Je fis sentir à ce dreyfusard honteux que son attitude n'était pas digne d'un disciple de Jaurès. Devant les applaudissements qui saluèrent la mise au point, Bedouce, il faut bien le dire, devint tout petit — une bedoucette. On sait comment il a trahi, par la suite, toute sa jeunesse jaressienne.

Pétain régnant, un préfet traître, le « von Lauritz » que dénonça la radio de Londres, martyrisa Toulouse qui avait accueilli des milliers de réfugiés. On assista à de véritables massacres des innocents. Mais les persécutés s'unirent à tous les patriotes pour triompher, armes à la main, des persécuteurs. Tandis que Noé disait la honte du régime, à Lautrec, pour ne citer qu'un exemple, le groupe scout Marc Haguenau portait de rudes coups à l'ennemi.

LUNEVILLE

Le 6 juin 1948 a été inauguré, à Lunéville, un monument aux Juifs lunévillois victimes de la guerre.

Une importante conférence a eu lieu dans l'après-midi.

Nous en donnerons le compte rendu dans notre prochain numéro.

LES DIRIGEANTS DE LA COMMUNAUTE JUIVE DE HONGRIE SONT DECORES

M. Dinnyès, premier ministre de Hongrie, a remis la Croix d'Officier de l'Ordre du Mérite Républicain au président du sistoire Central hongrois, M. Louis Stockler, ainsi qu'à M. Max Domonkos, vice-président, au Dr Benedek, médecin-chef de l'hôpital juif, et à M. Groak, inspecteur général.

D'autre part, ont reçu la Petite Croix du même Ordre: M. Albert Geyer, président de la section du Congrès mondial juif, ainsi que d'autres personnalités éminentes de la Communauté.



Ancien ghetto

Jehouda Ibn Tibon. Et Maïmonide trouve un bon traducteur en la personne de Samuel Ibn Tibon.

A bas Marie !

Si Lunel revient tant de fois dans les patronymes, c'est que cette petite ville du Gard, qui ne compte plus aujourd'hui un seul Juif sur 7.000 âmes, fut au moyen âge la patrie des plus fameux docteurs du judaïsme. Lunel se surnommait alors Jericho et la vallée de son canal, la « vallée de Jarchon ». Or Jericho et Jarchon viennent de l'hébreu Jerech, qui veut dire lune.

Exception faite des discussions philosophico-religieuses, Lunel a-t-elle donc quelque chose à voir avec la lune? Avouons modestement que nous n'en savons rien. Une certitude, par contre: l'hôtel de Bernis, à Lunel, dans l'actuelle rue Alphonse-Ménard, n'est autre chose qu'une très vieille synagogue désaffectée.

C'est aussi de Lunel qu'était originaire ce Don Astruc, alias Abba Marie, qui au début du XIV^e Siècle mit le plus farouche des conservatismes au service du mouvement antimaimonidien. Orthodoxe aveugle et furieux, il devait à la sympathie de Raymond V d'être une très haute personnalité politique, voire une sorte de roi juif.

Abba Marie séjourna assez longtemps à Montpellier, où vivait une jeunesse juive beaucoup trop « rationaliste » à son

nieurs agronomes se constitua, qui allait bâtir la Palestine.

Pendant l'occupation; l'O.S.E. — qui dut reprendre son errance le 11 novembre 1943 — s'installa quelque temps à Montpellier d'où elle organisa le « sauvetage » des enfants juifs des camps de concentration de Rivesaltes et d'Agde.

Agde connut le triste privilège d'être la première ville de la zone dite libre, à posséder un camp de concentration pour Juifs. L'idée en revenait au sieur Peyrouton, dont on connaît un certain nombre d'autres titres à la reconnaissance des hitlériens.

Avait-il choisi Agde en souvenir du Concile qui se tint en cette ville en 506? Les évêques, furieux de voir la bonne entente qui régnait entre Juifs et Agathois, décidèrent de « normaliser la situation » en décrétant toute une série de mesures discriminatoires. Les prêtres catholiques se virent refuser le droit d'accepter une invitation à dîner dans une famille juive.

Un jour, le camp d'Agde fut liquidé au profit de Rivesaltes et... d'Auschwitz. D'admirables prêtres catholiques « invitèrent à dîner » ceux qui étaient menacés, d'internement.

Ibn Ezra à Bedayche

Béziers détient un record: la Bitteria latine ne possède pas moins d'une dizaine d'équivalents dans la langue hébraïque; Bedayche est le plus connu.

SAVOIE, DAUPHINÉ, NICE

De la peste noire à la peste brune

PRENEZ une demi-douzaine d'araignées, quatre lézards, autant de grenouilles. Ajoutez-y une once de chair humaine, quelques miettes d'hostie consacrée (on peut s'en procurer facilement à l'église la plus proche) et, si vous en avez un sous la main, un cœur de catholique.

Broyez le tout dans un récipient humide, laissez décanter, puis versez la poudre obtenue dans un gros flacon sur lequel vous collerez l'étiquette « Mort aux Chrétiens ». Agiter avant de s'en servir.

Les animaux malades de la peste

Il y a exactement six siècles, en 1348, un mal qui répandait la terreur, la Mort Noire, ravagea une partie de l'Europe et les choses se passèrent comme dans la fable de la Fontaine.

La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom, s'était déclarée à Gènes. Elle gagna rapidement l'Italie, l'Espagne, le Sud de la France, et traversa même la Manche pour atteindre Albion. Ce fut la plus terrible épidémie de cette sorte que l'histoire ait enregistrée. D'autant, bien entendu, que les esprits du quatorzième siècle, en proie aux bruits et aux rumeurs les plus fantastiques, étaient peu enclins à en rechercher les causes naturelles. Dans chaque ville, un tiers, au moins, de la population tombait. La panique s'empara de tous.

Le lion tint conseil, et dit « Mes chers amis Je crois que le ciel a permis Pour nos péchés cette infortune Que le plus coupable de nous Se sacrifie aux traits du céleste courroux... »

Le pelé, le galeux d'où venait tout le mal ? Non pas un âne, mais un bouc, le traditionnel bouc émissaire.

Haro sur Balavingus !

C'est à Chinon, sur la Vienne, que l'on décréta que les Juifs avaient empoisonné l'eau des puits au moyen de l'infamante poudre ci-dessus décrite.

Comme une traînée de poudre, bien plus vite que la peste, la fable se propagea qu'un certain Balavingus a vendu la mèche. « Aveux spontanés » : il a « confessé » que ses coreligionnaires ont ourdi un complot contre les Chrétiens, il a donné des noms, il a révélé ses recettes pharmacologiques — et autres balivernes.

Haro sur Balavingus et sur tous ses pareils ! Les prétendus christianocides de Chinon, de Strasbourg, de Chambéry sont massacrés en un tournemain. Bientôt, la terrible calomnie pénètre en Suisse, en Allemagne, en Pologne, allumant partout les haines et les incendies.

Peste et pogrome, pogrome et peste. Les condamnés à mort assassinent les innocents.

L'origine de la Mort Noire et du Choléra

Il eut suffi, pourtant, de réfléchir et de regarder un peu. De la Mort Noire

Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Les Juifs comme les autres. De plus, le fléau faisait rage avec autant de violence dans les endroits — comme l'Angleterre — où la population chrétienne était absolument pure de tout mélange.

Quelle était donc l'origine de la Mort Noire ? Tout simplement, des germes infectieux avaient été importés de Crimée en Italie par des marins génois.

Mais en de tels cas il est parfois dangereux de dire la vérité. La grosse calomnie sert de camouflage aux responsables. A la fin de l'année dernière, le choléra se mit à sévir sur l'Égypte. Il avait été véhiculé par un corps expéditionnaire britannique contaminé aux Indes, et il exerça des ravages d'autant plus graves que le terrain avait été préparé par cinquante ans d'occupation coloniale.

Peut-on imaginer que M. Bevin et ses serviteurs de la Ligue Arabe commettraient la sottise d'avouer leur négligence ? Il est tellement plus simple de laisser libre cours aux bobards. Ils cheminèrent en grand nombre le long du Nil. Je n'en relèverai qu'un seul, 600 ans après la Mort Noire : des Juifs auraient empoisonné l'eau du fleuve !

Ruffo, joaillier

Menacés d'une double mort noire, les survivants de Chambéry se firent maquisards dans la montagne.

Les ducs et comtes de Savoie — dynastie des Amédées — avaient été plus accueillants aux victimes en 1182 lorsque Philippe Auguste chassa tous les fils d'Israël. Ils avaient même renouvelé leur geste d'hospitalité en 1306 lorsque Philippe le Bel surenchérit sur son prédécesseur. Le comte de Savoie Edouard le Libéral n'est pas trop mal nommé, qui en 1323 confirma les droits de la communauté chambérienne. Mais la peste vint.

Elle s'en alla, aussi. Et les Juifs descendirent des hauteurs pour se livrer au commerce de la joaillerie. Les Amédées devinrent leurs clients. En 1356, la duchesse, en mal d'argent, se soulage de ses diamants. En 1379, le Trésor offre au Duc une couronne vendue 200 florins d'or par « Ruffo, joaillier ». En 1388, Amédée VII emprunte 800 florins à « M. Aaron, prêteur sur gages ».

L'étoile rouge et blanche

Cependant, Amédée VIII a la bonne idée de devenir Pape. Et le Saint-Siège de prendre, sans autre forme de procès, l'argent où il se trouve.

Félix V ordonne d'évacuer les « parasites » de Chatillon-les-Dombes, en attendant d'installer — en 1430 — une Juiverie à Chambéry. Il soumettra son ghetto au couvre-feu tous les soirs et au port de l'étoile jaune, ou plutôt rouge et blanche. Il paraît que la « rouelle » bicolore avait quatre pouces de large.

Ces procédés n'ont rien d'étonnant si l'on songe que Saint-Vincent Ferrier donna dès la fin du XIV^e siècle un avant-goût de la charité chrétienne (selon la hiérarchie) aux Juifs de la ville. Au dire du chroniqueur Barnage, ce farouche prosélyte d'origine juive était né à Valence en Espagne. Converti (en dominicain) il décida que tous les Juifs, mécréants, païens et autres maudits trouveraient, bon gré, mal gré, leur chemin de Damas.

Il prêcha l'expulsion des Juifs d'Espagne, porta la bonne parole à travers la France, échoua. Dieu sait comment, à Chambéry où ses anciens coreligionnaires, sommés de se convertir sous

peine des pires calamités, crurent un moment que la Mort Noire recommençait.

Médecins contre docteurs

Saint-Vincent Ferrier en voulait sans doute à Chambéry de compter beaucoup de talmudistes. De plusieurs pays, de futurs rabbins venaient y apprendre la loi chez d'illustres docteurs. Rabi Aron excellait aux commentaires de la Bible. Rabi Salomon Colona devint la gloire

par **Joseph MILLNER**

d'une véritable dynastie rabbinique originaire de Trévoux (dans l'Ain).

A partir de 1417, une lutte acharnée opposa docteurs et... médecins juifs de Chambéry. Etrange maladie. Les médecins, tous convertis, rêvaient de mettre le feu aux ouvrages hébraïques. Avec leurs collègues Guillaume Saphon et Pierre de Mâcon (1417), Haïm (1430), Louis (1466), ils reprochaient à cette



La rue de la Juiverie à Chambéry

littérature de contenir des « attaques contre Jésus ».

Trinité savante

Parce que l'autodafé n'eut pas lieu, Théodore Reinach, en nos temps modernes, put se livrer aux joies de l'érudition.

Esprit éclairé et encyclopédique, cet ancien député d'un Chambéry où l'on dénombrerait à peine trois familles juives, apparaît comme la principale tête d'une Trinité savante, les J.S. T. : Joseph, Salomon, Théodore Reinach, ou **Je Sais Tout**. Il savait tout — ou presque — de l'Histoire juive pour avoir recouru aux sources les plus diverses, littéraires, épigraphiques, numismatiques, papyrologiques.

La peste brune

La peste brune eut à Chambéry un effet inverse de celui de la peste noire. Beaucoup de persécutés du nazisme trouvèrent, en effet, un refuge dans le chef-lieu de la Savoie. D'abord, sous l'occupant italien, et pour des raisons connues, les menaces de déportation se faisaient moins directes. Ensuite, l'O.S.E. avait installé là son bureau central qui organisait une aide efficace et un transfert clandestin des enfants en Suisse.

La Gestapo finit par avoir vent de notre activité. Le 8 février 1943, elle fit irruption au bureau

central et arrêta dis-sept camarades. Aucun n'est revenu. Si d'autres furent sauvés, ils le doivent aux patriotes savoyards.

Alain Mossé, ancien chef de cabinet de la Préfecture de la Savoie limogé par Vichy, figurait parmi les 17. Il avait été le plus jeune chef de cabinet de France et tout le monde connaît aujourd'hui ses mérites, son courage.

Depuis septembre 1947, côte à côte sur un mur de la Préfecture de la Savoie, les noms d'Alain Mossé et de Jean Moulin — le président du C.N.R. — ont également occupé le poste de chef de cabinet à Chambéry — disent le sacrifice et l'unité de la Résistance française. Au cours de la cérémonie commémorative, l'auteur de ces lignes était très ému en évoquant un homme qui avait été son proche collaborateur à l'Organisation de Secours aux Enfants.

Nouveau massacre des innocents

Des enfants, sous la surveillance de M. Zlatin, vivaient dans une maison d'Isieux, petite commune de la Bresse.

Cette province voisine de la Savoie, riche de ses poulardes et du souvenir du plus célèbre des gourmets, Brillat Savarin, ne présente pas seulement un intérêt d'ordre culinaire... Outre qu'elle possédait au XIII^e siècle de puissantes communautés et un rabbin, Isaye Ben Abba, qui dirigeait tous ses collègues de France, elle fut le théâtre d'une des plus pitoyables tragédies de l'antisémitisme.

Un matin d'avril 1944, les quarante petits camouflés d'Isieux entendirent un grondement sourd sur la route. C'étaient des camions bourrés de policiers vichystes et de S.S., intraitable au poing, qui venaient, sur une dénonciation, préparer un nouveau massacre des innocents. Toute la presse a relaté l'atroce spectacle qui s'ensuivit, les pleurs, l'épouvante au milieu des vociférations et des coups. Finalement, une cargaison de gosses et de brutes s'ébranla vers la mort des uns, la Schadenfreude des autres.

D'Astérius à Eugène Lisbonne

Selon l'historien Prudhomme, il y aurait eu des Juifs dans tout le Dauphiné à l'aube de l'ère chrétienne.

Ce qui est sûr, c'est qu'il en arriva à Vienne au temps de la domination de Rome, qu'au X^e siècle l'un d'eux, Astérius, vendit son terrain à des moines en présence de deux témoins (qui apposèrent leur signature sur le contrat), et que la synagogue locale était considérée comme le plus bel édifice de la région par une sorte de reporter géographe du XIII^e siècle.

Au XIV^e siècle, l'on en trouve à Saint-Saturnin, à Sainte-Ephémie, à la Mure, à Veyne : tous souffrent doublement de la Mort Noire.

Mais vers 1323, un petit groupe s'est établi à Valence où l'évêque Guillaume parlera de « ses » Juifs. Un peu plus loin, quelques talmudistes feront briller d'un vif éclat la communauté d'Etoile. Les rabbins de Montélimar, Lionel et Isaac de Lattès, s'auroient de prestige. Mais en 1453, des

« cours spéciaux de christianisme » réduisent, par la faute des maîtres bien plus que des élèves, à 7 membres la Juiverie de Montélimar.

A Crémieu — la fameuse famille des Crémieux doit-elle son nom à ce petit village ? La question est controversée — le droit de vivre coûte en 1449 une once d'argent (environ 30 gr.) par tête.

A Nyons, l'on distingue deux catégories de juifs : les « vieux », autochtones, et les « jeunes », venus du Comtat Venaissin. C'est à Nyons que Maestro Petit transforma en 613 recueils de vers (les azoroth) les lois de la religion juive et que naquit, beaucoup plus tard, le républicain Eugène Lisbonne, proscrit du Deux Décembre, préfet de l'Hérault le Quatre Septembre et rapporteur des lois sur la presse en 1832.

Cordon sanitaire et autocar

La première victime juive de Grenoble s'appelle Rabi Jacob ben Salomon. C'était en 1296, le dauphin Humbert II régnant. Humbert, toutefois, ouvrit ses portes lorsque Philippe le Bel ferma les siennes. En 1413, une Juiverie apparut, entourée d'un terrible « cordon sanitaire » qu'il était streng verboten de franchir, qu'on fût Juif ou Chrétien.

C'est Hitler qui ramena les Juifs dans la capitale du Dauphiné. L'on estime qu'ils furent en 1943 près de onze mille sur qui la tenaille de la Gestapo se refermait impitoyablement. Bien que la solidarité et la résistance dauphinoises aient empêché que ne ressuscitent, selon le vœu nazi, les cloisons du moyen âge, beaucoup sont morts, tel Marc Haguénau. Cet admirable clandestin avait déjà multiplié les exploits dans la région de Toulouse.

Pour aller de Grenoble à Nice, le péril n'était pas mince de prendre le train. Tous les matins, donc, l'autocar « J », plein à craquer, empruntait la route Napoléon.

Nous faisons halte à Digne où, en de pareilles circonstances, nous n'avions évidemment pas le cœur à songer aux disputes talmudiques dont la ville fut animée au XIV^e siècle, ni au judéo-nimois Salves qui devint en 1299 le favori du duc de Provence.

En ces temps de croix gammée, personne, non plus, ne se souciait d'un gentilhomme de Digne, nommé Jean de Rochas. Vers 1350, il n'oubliait jamais d'inscrire une svastiska sous sa signature.

Élégie ?

Les réfugiés que nous contactons au chef-lieu des Alpes-Maritimes n'avaient, eux aussi, que de très lointains rapports avec les familles qui peuplèrent la Juiverie de Nice dès 1430.

La plus connue est celle des Nizza. Le rabbin Ejezer Haïm Nizza s'intéressait à tous les progrès de la science et ses ouvrages conservent encore une grande valeur. Un autre Nizza a composé la fameuse élégie : « Un frisson vient de passer... ».

Ce poème pourrait s'appliquer à l'époque où Brunner, pour se venger des désastres mussoliniens, déporta de Nice plus de 8.000 Juifs. Qui ne se souvient du 9 septembre 1943 ?

Mais un an plus tard, la victoire de la France et de tous les antifascistes écrasa Brunner. Et ce n'est pas une élégie, mais un hymne à la joie qui conviendrait.

Petite histoire de Manosque

LES HÉBRÉARDS VOULAIENT encaisser la Durance

DANS l'abondante imagerie à laquelle donna lieu le thème du « retour à la terre », il n'est peut-être pas de chromo plus ridicule — et, en fin de compte, plus injurieux pour le peuple des campagnes — que celui qui montre Jean Giono, Virgile en bras de chemise, souriant aux étoiles sur la place de Manosque, petite ville des Basses-Alpes.

Vichy, voulant convertir les Français à la frugalité des Spartiates, ne pouvait trouver meilleur chantre de l'eau claire et du pain sec.

Des romanciers qui n'avaient jamais mis les pieds dans une ferme, des journalistes qui confondaient les instruments aratoires, des hobereaux qui regardaient de loin les moissons, faisaient, sur ordre, du lyrisme agricole et champêtre. Mais aucun n'avait le talent de Giono pour spéculer sur la rude vie des paysans de la vallée de la Durance.

Ghieno de Manosque

LES chevaliers de la réquisition, les responsables du trou supplémentaire dans la ceinture — Xavier Vallat (comme tout se tient !) en était, lui, qui, en 1942, fut détaché au cabinet de Laval pour pressurer les paysans et affamer la population en « contrôlant les problèmes » relatifs à l'agriculture et au ravitaillement — faisaient publier dans leurs journaux des photographies de Manosque et de son grand homme.

Les hillériens eux-mêmes, qui appréciaient le pacifisme bélant et les idéologies conformes à leurs plans « d'organisation européenne », ne semblent pas avoir été insensibles à la légende de Jean Giono.

On vous laisse à penser quelle mine ils auraient fait, les uns et les autres, s'ils avaient su que les habitants de Manosque sont, pour une bonne part, d'origine... juive !

A Manosque vécut, jadis, un certain Ghieno, dont nous ne prétendons pas — n'étant pas des fumistes de l'onomasie — que ses descendants s'appellent Giono, mais dont nous pouvons dire, sans grand

risque de nous tromper, que son nom vient de l'hébreu *Ghi-Henem*, qui veut dire « enfer ».

Beaucoup de Rachel manoscaïnes

PASSONS sur les gros financiers « israélites », Maurice de Rothschild et Louis-Louis Dreyfus, qui, avec d'autres, réussirent, en leur temps, à se faire élire sénateurs des Basses-Alpes. Ces personnages n'ont pas grand-chose à voir avec notre sujet, encore que, en matière de blé et de pain, Louis-Louis Dreyfus, sans prêcher l'abstinence comme Giono et ses amis, fit toujours passer l'intérêt des Grands Moulins avant celui du producteur ou du consommateur...

Par contre, l'historien Joseph Reinach a joué, comme député du département, au début de ce siècle, d'une popularité légitime et incontestable.

Au lendemain de l'autre guerre, un voyageur qui avait le sens de l'observation, M. Véhel, remarqua, dès son arrivée à Manosque :

1° Que les Manoscaïnes présentaient plusieurs traits de ressemblance avec les Juifs d'Afrique du Nord ;

2° Que les prénoms Esther et Rachel étaient très répandus parmi les Manoscaïnes ;

3° Que beaucoup de patronymes avaient une consonance juive (Braham, Lévy, Meyère, Salmon, Goliath, Samuel, David) ou étaient portés ailleurs par des Israélites connus (Bernard, Mouly, Trigano, Constantin) ;

4° Que toute la population manifestait certaines sympathies prosélytes.

La rivière et le marché

M.VEHEL n'avait pas tort, et l'Histoire confirme assez bien ses déductions. Au XIII^e siècle, la ville comprenait quatre quartiers principaux : les *Paysans*, le *Palais*, les *Martels* et les *Hébréards*.

Qui ne voit au premier coup d'œil que le mot *Hébréards* tire son origine du latin *Hebraeus* ?

Un très vieux document, découvert dans les archives de

l'actuelle mairie, révèle qu'une « Compagnie d'Israélites » proposa à l'Assemblée de Provence « d'encaisser la Durance », dont les débordements — Emile Zola les a dépeints en une page saisissante — ravageaient et ravagent encore la région.

Mais ce projet devait tomber à l'eau.

Ses auteurs n'acceptaient de le réaliser qu'à la condition que tous les terrains conquis sur la rivière leur reviendraient « en pleine et paisible possession ». L'Assemblée de Provence refusa « de crainte,

par
Joseph MILLNER

nous dit-on, que les Israélites ne devinssent les plus riches propriétaires ».

Nous possédons également le compte rendu d'une délibération du « Conseil de Ville » de Manosque, réuni en l'église Saint-Étienne (aujourd'hui disparue), le 16 février 1291.

A l'ordre du jour figuraient les questions de ravitaillement. Les Juifs, pour leur part, s'étaient plaints de ne plus trouver de viande *Kachère* au marché.

Le Conseil municipal, faisant droit à leurs revendications, décida que deux étalages spéciaux seraient mis à leur disposition dans le haut du marché.

Carmes et Franciscains de choc

PEU à peu, les contradictions s'accroissent entre les différents groupes sociaux et religieux et, au XIV^e siècle les Juifs de Manosque reçurent un statut qui les isolait dans une *Carriera Judaica*.

Les troubles, de plus en plus nombreux à partir de 1370, se transformèrent finalement en pogrome sous l'impulsion des Carmes et des Franciscains.

Le 5 mai 1495, précédés de la croix et suivis de leurs fidèles, ces moines, peu contemptifs, très envahissants, donnèrent l'assaut à une synagogue. Guerre religieuse ? Oui, mais recouvrant une lutte beaucoup plus « matérielle ».

Les Juifs, en effet, bien que brimés, restaient propriétaires

d'une partie de Manosque et concurrençaient ainsi les couvents et leurs riches domaines. Jouissant de l'autonomie financière et possédant leurs propres tribunaux, ils échappaient au fisc et aux juges ecclésiastiques. Conjonction des intérêts du Seigneur et de l'Eglise, une « Croisade » s'organisa.

Ce fut un spectacle digne de l'Inquisition, s'il faut en croire un curieux abbé, du nom de Féraud, qui publia, en 1848, une *Histoire* de Manosque en 608 pages indigestes, bourrées de rhétorique et dominées par la calomnie qui accuse les Juifs d'avoir tué le Christ. Il en reste aujourd'hui quelques exemplaires qui méritent la poussière où ils sont ensevelis.

L'AUTEUR évoque avec une certaine complaisance le « torrent impétueux » qui se répandit à travers le ghetto et précise que

« la rage des démolisseurs ne s'apaisa que par le manque d'éléments sur lesquels elle pût s'exercer ».

Paix aux hommes de bonne volonté

Alors, Carmes et Franciscains, escortés par les démolisseurs, réintégrèrent leurs couvents, et leurs chapelles retentirent de cantiques d'actions de grâce.

Plus tard, une synagogue fut convertie en église, un notable de Manosque, Pierre de Gasqui, intervint auprès de Louis XII pour réclamer des mesures antisémiques, il y eut des confiscations et des expulsions.

Mais, finalement, le calme revint. Manosque, oubliant ses querelles, forgea son unité et vécut dans la paix, sans histoire, jusqu'au jour où Jean Giono se mit à sourire aux étoiles, sur la place.

LES MAUDITS

Carrière d'un bourreau

PIERRE MARTY, qui comparait devant ses juges à Toulouse, pérorait, ironise, insulte. Il continue ainsi une brillante carrière.

Officier de Marine, au mois de juillet 1940 il est de ceux qui, perverti par les écrits de Charles Maurras, depuis longtemps désirent la défaite française par esprit de caste, en adulation devant les fascismes étrangers, abandonnèrent leur beau métier pour celui de tortionnaire.

Haut fonctionnaire de la police de Vichy en Tunisie, espion allemand, il traque pour le compte de la Gestapo, sous la férule de Pétain, les patriotes, les réfugiés politiques et les juifs.

Devenu le 6 octobre 1943 intendant de police de Vichy pour la région de Montpellier, il rivalise de zèle dans l'assassinat, avec l'officier de la S.D., l'allemand Mahren.

L'acte d'accusation dressé par le Commissaire du Gouvernement Guibert est un véritable récit du Jardin des Supplices. Il n'y manque aucun raffinement sadique, si subtil soit-il, qu'un tyran de l'Extrême-Orient ait pu imaginer.

Ceci se passait, non pas dans une prison ou un camp hitlérien en Allemagne, mais dans la maison d'arrêt de Montpellier.

En même temps, Marty dirige les expéditions contre les maquis, il livre aux Allemands les détenus politiques de Saint-Sulpice et de Carrère, de la Maison Centrale d'Eysses et des camps d'internement où étaient parqués les victimes de Vichy, envoie ses agents, dans les formations clandestines pour diviser les militants de la Résistance, amorce un jeu multiple, utilisant toutes les passions malsaines, prévoit même la défaite et fournit les alibis nécessaires aux provocateurs et aux traîtres qui devront, après la libération, continuer la sape et le sabotage.

Pendant les combats de la Libération, il s'enfuit en Allemagne où de Brinon le nomme directeur de la police « française » de Sigmaringen...

Au procès de Toulouse, Marty est assis au banc des accusés, ses complices en torture sont libres. On les cite à la barre comme témoins et ils repartent sans être inquiétés.

Son chef direct, dans la région de Montpellier, Hontebeyrie, préfet régional de Vichy, se présente devant le Tribunal portant à la boutonnière la Légion d'Honneur, dont il vient d'être décoré ; il est haut fonctionnaire des services français, d'occupation et préside, avec compétence sans doute, les commissions de reclassement des fonctionnaires français en Allemagne.

La police de Sigmaringen a été remplacée par celle de Baden-Baden son directeur Andrieu à qui la Légion d'honneur vient d'être remise le 14 juillet, est un ancien collègue de Marty dans la police de Vichy, il fut intendant pour la région de Marseille, il a installé les tribunaux de répression dans le Sud-Est.

Marty peut ricaner, menacer à tous les instants de faire des révélations nouvelles, essayer de salir le souvenir des morts, il sait que d'autres, ses anciens confrères, en qui il peut avoir toute confiance, continuent sa sale besogne, travaillent sans relâche à faire de la zone française d'occupation en Allemagne un Maroc espagnol, où on recense et on traque les républicains, accumulent les stocks d'armes, protègent les groupes de guerre civile, organisent des provocations.

Et tous les autres sbires de Vichy, fonctionnaires pro-nazis, policiers et militaires félons, G.M.R., miliciens, P.P.F., L.V.F., francistes, complices de Marty restés toujours impunis grands et petits traîtres.

Georges Clemenceau disait : « Un petit traître... ce n'est qu'un petit traître six balles dans la peau suffiront ».

Joseph-André BASS.

NOTE DE LA REDACTION :

Dans l'avant-dernier article de la série « Les Maudits », « Les spadassins sont parmi nous », une fâcheuse erreur typographique a altéré le sens d'une phrase. Il faut lire, à propos des officiers de police résistants dont la nomination vient d'être annulée : « Ils faisaient leur stage de combattants pendant que les autres faisaient leur stage de tortionnaires ».

LES HÉROS NE MEURENT PAS

5 ans ont passé.

Le 23 juillet 1943, à Toulouse, Marcel LANGER, un des organisateurs de la Résistance dans la région, colonel F.F.I. de très grande valeur, était guillotiné après avoir subi d'horribles tortures. Jamais il ne « parla ».

Alors qu'il allait accomplir une mission, il fut arrêté par un gendarme : « Laissez-moi passer, lui dit-il, je suis un patriote et non le criminel que vous croyez. »

Langer se trompait, il était un grand criminel : il servait la France.

Le magistrat vichyste qui présidait le tribunal qui jugea Langer fut lui-même impressionné par son attitude courageuse et patriotique.

A l'heure de sa mort, Marcel écrivit : « Si je



Ci Marcel Langer

devais recommencer, je recommencerais, je meurs pour la France et pour une humanité meilleure...



A gauche : Cd Jacques Insel



A droite : Zeef Gotesman

Langer fut bientôt vengé par ses camarades, le capitaine François LA-FORGUE, âgé de 19 ans, le commandant Jacques INSEL et Zeef GOTESMAN, qui exécutèrent un colonel allemand.

Arrêtés à leur tour, ils furent fusillés.

Gloire à ces héros !